

La Traversée

Catherine Schmoor

On nous l'avait dit, depuis des années, qu'un jour ou l'autre il faudrait partir. Nos côtes étaient saturées de miasmes. C'était notre faute, nous avions puisé l'eau potable et souillé celle qui ne l'était pas, nous et nos pères avant nous.

Nous n'avions pas envie de partir.

De l'intérieur des terres les miséreux avaient commencé d'affluer vers la mer, il était désormais impossible de les contenir tellement ils étaient nombreux. Refoulés hors de la ville, ils encerclaient les faubourgs. Quelques-uns d'entre nous avaient pitié d'eux et leur portaient encore du pain, en se cachant des autorités. Je n'ai pas fait partie de ceux-là, depuis j'ai eu tout le temps d'en avoir honte.

Et, pour nous achever, l'épidémie arriva. Personne, au fil des mois, ne trouva le moyen de l'enrayer, ni les médecins avec leurs fumigations, ni les processions des prêtres brandissant leurs bannières et leurs images saintes.

Alors on nous dit de préparer des bateaux : à présent c'était sûr, il fallait partir. Le gouverneur armerait deux grands vaisseaux pour les indigents. Mais chaque quartier, chaque corporation, chaque famille qui disposait encore de quelque ressource, était invité à affréter sa propre embarcation, grande ou petite, et à la pourvoir de ravitaillement et de tout le nécessaire. La dispersion des citoyens empêcherait la propagation de l'épidémie.

Je revois les préparatifs anxieux, hâtifs, et notre départ précipité, presque clandestin. La lune, qui nous observait sans comprendre. Le dernier phare en service, illuminant par à-coups la rade couverte de bateaux de toutes tailles. Il fallait doubler la passe avant qu'elle ne soit trop encombrée, nous avons mis à la rame, nous les hommes, et nous souquions ferme.

Nous savions qu'il y avait un autre continent, au-delà des mers. Nous ne savions pas exactement où il se situait. C'était notre seul espoir.

Au moment où notre bateau - une pauvre flûte qui puait le hareng saur - franchit la passe, une vague nous prit à revers, envoyant valdinguer les femmes et les enfants réfugiés dans la cale, et je les entendis crier. Ils ne savent pas ce qui nous attend, me dis-je, mais je gardai ma réflexion pour moi.

D'autres bateaux avaient franchi la passe en même temps que nous et au début nous avons vogué ensemble, à portée de voix ou presque. Nous n'avions pas vraiment eu le temps de nous concerter, mais nous savions tous, entre gens d'expérience, qu'il valait mieux rester groupés pour nous entraider et nous protéger des pirates qui rôdaient, cabotant à quelque distance des ports pour piller les réfugiés, les massacrer ou les réduire en esclavage. Le gouverneur avait ordonné que nous nous dispersions. Que nous n'ayons plus de contacts entre nous. Ce n'était pas un homme de mer, c'est tout ce que je peux en dire.

Au début les bateaux avançaient bon train, poussés par une brise favorable, il ne faisait ni trop froid ni trop chaud, les provisions ne manquaient pas et on pouvait croire encore que tout se passerait bien, qu'on aborderait ce nouveau continent sans trop de pertes ni de peine. Je me souviens du bosco du navire le plus proche, un rouquin qui s'appelait Samuel. Lors de mes quarts de nuit c'était souvent lui qui tenait le gouvernail à son propre bord. C'était réconfortant : voir sa silhouette trapue de l'autre côté de l'eau, allumer nos pipes au même

moment, battre la petite étincelle du briquet en distinguant à peine celle de l'autre, capter un peu de son rire emporté par le vent.

Un matin nous l'avons vu prendre son grand porte-voix de cuivre et tout le monde à bord a fait silence pour entendre sa demande : la brebis qu'ils avaient embarquée ne donnait plus de lait, pourrions-nous leur en passer un peu pour leurs bébés ?

Nous avons trait nos brebis et mis une barque à la mer, et les deux équipages et les passagers au grand complet sont montés sur leurs ponts respectifs et ont scandé les noms des deux rameurs lancés sur l'étroite distance entre les deux navires. C'étaient Petit Jacques et Simon, deux jeunots tout émoustillés d'aller voir comment étaient les filles d'en face, et tout le monde les a applaudis pendant qu'ils grimpaient à bord, leurs précieux pots de lait serrés contre leur cœur. Et à nouveau lorsqu'ils ont retraversé l'eau, rouges de joie et de fierté.

Elles étaient bien jolies à les entendre, les filles d'en face, et Samuel était bien brave et les autres aussi, et ils referaient le trajet quand on voudrait. Ils en parlaient avec émerveillement, comme si ce bateau parti du même port, le même jour que nous, était déjà devenu un pays étranger...

Le soir même, Petit Jacques s'est couché avec une fièvre de cheval, et il ne s'est jamais réveillé.

Au petit matin je suis monté seul sur le pont ; sur le pont d'en face j'ai vu Samuel et j'ai su qu'il avait compris, et que probablement quelqu'un ne s'était pas réveillé non plus chez eux.

Nous savions ce qu'il nous restait à faire et nous l'avons fait proprement et sans paroles inutiles. Nous n'avons mis à la mer le corps de Petit Jacques, lavé et cousu dans un drap bien serré, que lorsque l'autre bateau a été loin sur l'horizon. Je me suis toujours demandé comment ils avaient fait, quand leurs bébés eurent bu tout le lait de nos brebis.

Le surlendemain c'est Muguette qu'il a fallu mettre à la mer, et pour elle personne n'a voulu sacrifier de drap ; c'était une pauvre fille, simplette et brave pourtant, si brave qu'elle n'avait jamais su dire non au moindre baiser un peu tendre, ni à tout ce qui s'ensuivait. Je revois Trajan, notre capitaine, furieux, haranguant la petite troupe rassemblée sur le pont, faisant découper un des draps qui restaient pour en faire des masques, et distribuant à chacun une pincée d'épices à coudre dans la doublure. C'est tout ce qu'il avait pour nous protéger. Mais la Faucheuse était montée à bord et elle se moquait bien de nos masques et de nos épices.

En montant prendre mon quart du matin, j'ai entendu qu'on me hélait à voix très basse, « Psssttt, Émile ! Émile ! »

C'était Simon, à moitié caché derrière le mâât d'artimon, et lorsque j'ai voulu l'approcher il a tendu les mains vers moi pour m'arrêter, et j'ai vu autour de son cou son épais collier de chanvre.

« Simon, qu'est-ce qui te prend ? »

Ses deux parents étaient à bord, ils dormaient sous nos pieds à cet instant même ; il le savait aussi bien que moi. J'ai regardé ses mains tremblantes, sa face marbrée, pâle de fièvre, et j'ai été saisi d'une grande pitié.

« Quand ce sera fait, tu couperas la corde ? Et tu ne diras rien à mes parents ? »

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Il s'est mis à l'eau précautionneusement, sans un bruit ou presque, a gagné l'arrière à la nage. J'avais agrippé la barre et je fixais l'horizon vide.

Lorsque Trajan est venu me relever, j'ai allumé ma pipe et comme si de rien n'était je suis monté au gaillard d'arrière : le corps flottait entre deux eaux, ballotté par les forts remous du gouvernail. Pipe au bec, veillant à ce que Trajan ne s'aperçoive de rien, j'ai ouvert mon couteau et scié la corde, les mains si tremblantes que je n'ai même pas pu faire un signe de croix.

Ses parents n'ont posé aucune question. Peut-être savaient-ils déjà à quoi s'en tenir.

Il s'est mis à pleuvoir. Une pluie régulière, affreusement paisible, qui noyait l'horizon, mouillait les voiles, faisait gondoler le pont, s'immisçait jusque dans la cale, détrempait la paille des brebis et celle des couchettes, pénétrait les tonneaux de farine, de pois, de viande séchée. Le bateau avançait à peine, poussif et lourd à manœuvrer. Lorsque je regagnais enfin ma paillasse après mes quarts, je me tournais et me retournais sous ma couverture poisseuse sans pouvoir m'endormir. Les enfants se sont mis à tousser, les uns après les autres. Puis leurs mères. Les charançons s'étaient mis dans les provisions, et il a fallu trier et jeter ce qui était gâté.

Nous avons commencé à avoir peur.

La pluie continuait comme si elle avait toujours été là, nous entourant d'un mince filet transparent, suspendant ses gouttes aux cordages, aux vergues, à la moindre saillie du bâtiment, insidieuse, sans pitié. Elle serait là le lendemain, et le surlendemain, et les jours d'après. Monter sur le pont n'était plus un plaisir mais une lente torture - les vêtements rêches collant à la peau sous la toile cirée, le froid pénétrant lentement les muscles et les articulations, la toux montant des poumons dans un spasme.

Au dixième jour de ce régime une bagarre a éclaté, féroce, dans l'entrepont. Je dormais dans le carré de l'équipage, j'ai senti Trajan m'empoigner par l'épaule, « Viens donc, Émile, il faut calmer ces fous. »

Dans la cale un tout jeune homme gisait dans une giclée de sang et de morve ; et deux de nos marins tenaient Thomas aux épaules, un gars pernicieux qui regardait le pauvre monde de haut et se montrait insultant dès qu'on lui en donnait l'occasion. L'autre l'avait injurié, disait-il sans vouloir s'expliquer, buté dans son ivrognerie et sa violence. On l'a mis aux fers. Il n'y avait plus grand-chose à tenter pour

sauver l'autre. Au bout de deux ou trois jours il est allé rejoindre les morts précédents. Je n'ai jamais su comment il s'appelait.

La pluie continuait son travail de sape.

Un enfant est mort. Puis un autre. Et un autre encore. Chaque fois nous nous rassemblions sur le pont, navrés jusqu'au fonds de l'âme et nous disions les prières, nous faisons le signe de la croix ; tous, nous nous raidissions lorsque le petit corps touchait l'eau dans une éclaboussure sinistre. Ensuite nous nous dispersions et chacun retournait à sa tâche.

Longtemps je me suis raccroché à cela de toutes mes forces - les bouts à inspecter et épisser, les voiles à hisser puis ramener, le pont à briquer qu'il pleuve ou qu'il vente, les quarts à répartir entre les hommes, les provisions à trier avec le coq.

Et puis un matin, à force de mettre en eau ces petits corps et de tourner en rond dans cette étroite arène de bois, le navire s'est dédoublé sous mes yeux - navire fantôme, image grimaçante d'un bateau maudit, identique à celui que j'avais aimé et servi - et pourtant plus le même et qui se moquait de moi, de Trajan mon capitaine, des hommes d'équipage et de tous les passagers qui avaient cru en nous, espérant échapper à l'épidémie et aborder à ce continent inconnu qui les sauverait. Et il a fallu continuer, nauséux, incertain, à faire le nécessaire, de moins en moins correctement au fil des jours.

Je revois le matin où la dernière brebis est morte, sur son lit de paille pourrissante. Les bébés qui restaient - il y en avait si peu - n'auraient plus de lait. Leurs mères le savaient, elles m'ont suivi d'un œil lourd lorsque j'ai remonté le cadavre pour l'apporter au coq, qu'il découpe au moins la viande et la mette au saloir. Tout au fond de moi-même un petit être humain tentait de fuir, de sauver ceux qu'il aimait, pleurait, appelait à l'aide à pleine voix - et, caché bien plus profondément, au plus sombre de mes forêts intérieures, un animal aux aguets, féroce, le traquait et n'attendait que de l'achever.

Je suis un homme robuste et trapu qui ne donne pas beaucoup de prise à la maladie, et ce qui avait été une chance depuis le début de ma vie s'est mué en malédiction. Les derniers bébés, puis leurs mères, puis leurs pères, puis les hommes d'équipage : ils sont tous morts, les uns après les autres. Il n'y avait plus de drap à présent, plus de chemises ni même de torchons pour envelopper les cadavres qui partaient nus, et à chaque mise à la mer l'assistance était plus réduite. Je n'en ai pourtant pas manqué une seule.

Le dernier que j'aie mis à la mer c'est Trajan. Mon capitaine. Il avait été rude et bon. Il nous aurait menés à bon port, j'en suis sûr, si la vie ne lui avait été si durement arrachée.

Lorsque je me suis retrouvé seul à bord ma raison a vacillé. J'ai passé un long moment à errer sur le pont, me demandant si je me jetterais tout vif à l'eau pour en finir.

Je suis entré dans le carré de Trajan. Sur sa table à compas le livre de bord m'a attiré l'œil. Je me suis assis dans le fauteuil de mon capitaine mort, et je l'ai ouvert.

Je n'ai jamais très bien su mes lettres et j'ai eu du mal à lire ses notes, pourtant tracées d'une belle écriture nette ; mais j'ai retrouvé les grandes lignes de notre histoire - mon histoire et celle de tous ces morts jetés dans notre sillage. À la page où Trajan avait mentionné le don du lait de nos brebis et précisé que c'étaient Petit Jacques et Simon qui l'avaient porté jusqu'au vaisseau de Samuel, j'ai dessiné dans la marge, (à la plume et en faisant de grosses taches), la petite barque et les deux jeunots, et en haut et en bas j'ai figuré leurs compagnons - mes compagnons - les encourageant de loin, et lorsque le dessin a été fini je me suis senti un peu mieux, et j'ai pu aller boire et manger quelques cuillerées de farine mélangée d'eau de mer, et je me suis écroulé pour dormir enfin.

Le lendemain j'ai continué ma tâche, et révélé, maintenant que plus personne que moi ne pouvait le lire, comment Simon était mort, et

en dessinant son pauvre corps pendu et noyé à la fois j'ai pleuré, la peine s'écoulant de moi en un long fleuve obscur.

Et Muguette. Et les parents de Simon. Et les bébés, tous les bébés dont je pouvais me rappeler les noms. Et leurs parents. Et même Thomas que nous avons retrouvé un matin, mort ignominieusement dans ses fers.

Je ne quittais plus le livre de bord, il était devenu mon seul compagnon, mon confident, il me suivait dans mes déambulations hallucinées sur le pont, je le posais sur la table lorsque je prenais mes maigres repas, je le serrais contre moi lorsque j'allais me coucher, sombrant très vite dans un sommeil de plomb.

Un matin j'ai entendu des voix inconnues à l'approche. J'allais donc accoster, seul, à ce continent que mes compagnons et moi avions si désespérément quêté ? Des pas ont retenti sur le pont : des hommes étaient montés à bord, et commençaient à fouiller le navire.

Je me suis levé pour aller à leur rencontre, drapé dans ma couverture mitée, tenant contre mon cœur mon bien le plus précieux. J'ai été pris de vertiges mais j'ai continué ma marche hasardeuse. Lorsque j'ai ouvert la porte de ma carrée et que je me suis tenu devant eux, les yeux brûlés par un soleil trop vif, ils ont poussé un cri d'épouvante.

Ce n'étaient pas des sauvages, oh non, mais de bons pirates, chrétiens comme vous et moi, à croire que nous avons tourné en rond.

Leur chef s'est ressaisi le premier et s'est approché de moi. M'arrachant ma couverture, il a jeté sur mon corps décharné un regard étrange, de pitié ou de répugnance. Il a aperçu le livre de bord, me l'a arraché malgré mes supplications et a commencé à le feuilleter, et plus il avançait dans sa lecture plus il paraissait saisi de rage et d'horreur, et pour finir il a lancé :

« Qui donc a besoin d'un fatras pareil ? Allez, foutez-moi ça à la baille ! »

L'auteure

Catherine Schmoor est née en 1959. Passionnée par la nouvelle et par la variété d'expression qu'elle permet, elle participe à des appels de textes et à des concours depuis... très longtemps. Contagieuse, elle anime des ateliers d'écriture en Vallée d'Azergues.